

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



L'ère de l'insignifiance

André Vanasse

Numéro 82, été 1996

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38839ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Vanasse, A. (1996). L'ère de l'insignifiance. *Lettres québécoises*, (82), 5–5.



L'ère de l'insignifiance

IL Y A DES JOURS OÙ LE DÉSESPOIR ME TOMBE DESSUS. Il m'anéantit. Tout à coup, ma machine intérieure se dégingue. Les circuits grillent. La fumée me sort par les oreilles. *Burn out* (passager, je l'espère !).

Quand cela m'arrive, je me demande invariablement pourquoi je m'épuise à défendre une cause qui n'avance pas d'un poil. Pourquoi, surtout, devrais-je faire confiance à ceux qui nous informent quand tout ce qui les intéresse n'est que le fugace et le passager ?

C'est la réaction que j'ai eue en lisant *La Presse* du 9 mars dernier. En première page de l'édition du samedi, une interview avec Alain Lanctôt, le frère de Jacques, pour annoncer la parution de ses confessions. Le frère des deux felquistes se défoulait. Une charge en règle contre toute sa famille, contre Jacques et Louise surtout.

Or, ce livre, beaucoup d'éditeurs avaient refusé de le publier, non pas parce qu'ils ne voulaient pas porter atteinte à un collègue, mais tout simplement parce qu'il était impubliable. Leur jugement était clair : une écriture primaire pour un contenu infantile !

Et devant cette première page, je me suis posé la question que bien d'autres se posent du reste depuis une ou deux décennies : se pourrait-il que le spectaculaire soit la seule chose qui intéresse les journalistes ? Comment concevoir qu'on accorde la première place à un gratte-papier sans envergure alors que, au cours de toute leur carrière, nos auteurs les plus respectés n'ont jamais pu bénéficier d'un tel privilège ?

La question vaut d'autant plus d'être posée qu'Alain Lanctôt est l'expression caricaturée d'une situation qui me paraît de plus en plus inquiétante : on ne publie plus des livres, mais des figures médiatiques avec pour résultat que les meilleurs auteurs — ceux qu'on peut d'ores et déjà considérer comme faisant partie du panthéon de notre littérature — ne font pas le poids devant les vedettes ou les politiciens. Tel artiste de la télé publie-t-il un roman ou ses mémoires ? Les ventes de son livre atteignent des niveaux records. Une vraie manne pour l'éditeur. Le livre est-il bon ? En général, non. Il le serait du reste encore moins s'il n'avait pas été réécrit par quelque nègre de la maison.

Et pourtant on ne voit que lui, ce nouvel artiste-écrivain, pavoisant, pérorant d'un air grave et profond sur le sens secret de son « œuvre »,

laquelle n'aurait probablement jamais été publiée si elle avait été proposée à l'éditeur par un auteur anonyme.

Je sais bien que l'édition est un commerce et que l'éditeur doit boucler ses fins de mois. Je comprends même qu'il lui faille de temps à autre se montrer un tantinet mercantile. Mais quand la médiocrité s'étale en première page au détriment de la vraie littérature, je me sens totalement floué. J'ai honte pour mes collègues écrivains injustement ignorés au profit d'insipides scribouilleurs. Et alors, je me pose invariablement la même question : est-on rendu si bas que seul le scandale mérite la place d'honneur ?

En général, mon désespoir dure quelques jours, parfois quelques semaines, jusqu'à ce que je mette la main sur un manuscrit qui me fasse perdre tout sens du réel. Et alors, je deviens un peu fou, j'oublie surtout que je vis à l'ère de l'insignifiance.

Pour connaître cette métamorphose, il aura simplement suffi que je me retire et que je lise.

Lire, voilà sans doute la meilleure chose à faire dans ce monde où tout vibre par l'optique, où des milliards de pixels naissent et meurent sur écran cathodique, où la vie a la valeur des étincelles...

Le directeur,

André Vanasse